

PRÉSENTATION

[Alain Caillé](#), [Philippe Chanial](#), [François Gauthier](#), [Frédéric Vandenberghe](#)

La Découverte | « [Revue du MAUSS](#) »

2020/2 n° 56 | pages 5 à 20

ISSN 1247-4819

ISBN 9782348065422

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2020-2-page-5.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

© La Découverte. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Présentation

*Alain Caillé, Philippe Chanial, François Gauthier
et Frédéric Vandenberghe*

L'inventeur du nom « sociologie », Auguste Comte, voyait en elle, on s'en souvient, la dernière venue, mais aussi la plus importante des sciences, celle qui allait pouvoir rendre compte de toutes les autres, de leurs conditions d'émergence, de leur sens et de leur importance relative. Elle devait être une méta-science, une science des sciences. Propos excessif, sans nul doute. Mais il faut bien reconnaître que l'ambition de la sociologie naissante, celle des classiques, des Marx, Weber, Durkheim, Simmel, Elias, Mauss, etc., a été légitimement considérable et, pour tout dire, assez exaltante. Elle ne se proposait rien moins que d'expliquer comment se forme et s'organise la multiplicité des rapports possibles entre les humains, comment naissent les croyances, les valeurs et les idées, qui y adhère et pourquoi, avec quels effets, etc. On allait enfin pouvoir répondre, à la fois empiriquement et de manière conceptuellement bien construite, aux questions léguées par la philosophie. Ou, avant elle, par les religions. Et que de beaux textes, que de percées apparemment décisives cette sociologie nous a laissés ! Pourtant, plus le temps passe et plus on a le sentiment que le but qu'elle s'était fixé s'éloigne, que tout se révèle infiniment plus complexe qu'on n'avait pu l'imaginer et l'espoir de réponses enfin assurées aux questions de départ semble toujours plus improbable.

Pourquoi ? Quel rôle la sociologie peut-elle encore s'assigner aujourd'hui ?

Qu'est-ce qui n'a pas bien marché ? Pourquoi la sociologie ne s'est-elle au bout du compte pas montrée à la hauteur de ses ambitions constitutives ? Plusieurs réponses non incompatibles sont possibles :

1. L'histoire s'est tellement accélérée, les techniques ont changé si rapidement, les repères spatiaux et temporels des sociétés se déforment à une vitesse si accélérée, les questions nouvelles émergent à un tel rythme qu'il devient impossible de suivre. Et qu'on est toujours en retard.

2. Les ambitions de la sociologie se sont heurtées très vite à celles des autres disciplines des sciences sociales – histoire, philosophie, géographique, science économique –, plus efficaces qu'elle dans la guerre pour conquérir la légitimité académique, pour des raisons qui resteraient à expliquer.

3. Aux questions qu'elle pose, face à leur ampleur, la sociologie n'a jamais su apporter que des fragments ou des ébauches de réponse, passablement disparates. D'autant plus disparates que, à la différence de la science économique, elle est toujours restée éclatée entre de nombreuses Écoles ou chapelles – en guerre les unes contre les autres – et n'est pas parvenue au degré minimum d'unification paradigmatique qui lui permettrait d'accéder à une certaine forme de cumulativité et même de partage des connaissances.

4. Cet éclatement de la sociologie est d'autant plus grand que le champ des questions qu'elle a à affronter se dilate chaque jour davantage. La sociologie classique s'organisait principalement autour de deux questions centrales : comment penser le rapport entre sociétés traditionnelles, hétéro-normées, et entre sociétés modernes en quête d'autonomie et d'émancipation individuelle ? Comment analyser le rapport entre la nouvelle classe dominante, bourgeoise, et la nouvelle classe dominée, le prolétariat ou le salariat ? Or à ces questions classiques sont venues s'en ajouter toute une série d'autres qui ne se calent en aucune manière dans les premières : quel rapport entre les sociétés et leurs « natures » ? entre hommes et femmes ? entre anciens colonisateurs et anciens colonisés ? entre sexualités différentes ? entre cultures et religions divergentes ? La multiplication de ces questions donne naissance à autant de sociologies en conflit qu'il y a d'intérêts divers en la matière.

5. Du coup, la sociologie se trouve doublement en situation d'infériorité par rapport à la science économique, largement organi-

sée autour de la théorie des choix rationnels, et qui semble d'autant plus en prise sur le monde contemporain qu'elle a contribué et contribue encore fortement à le modeler.

6. Enfin, l'apparition récente des *big data* et de la capacité de les traiter informatiquement peut sembler rendre caduques toutes les recherches d'explication causale des faits sociaux. À quoi bon se quereller pour savoir si telle pratique sociale résulte des choix plus ou moins rationnels des individus ou de la structure sociale puisqu'il suffit de laisser la machine calculer les corrélations entre tout un ensemble de variables ? *Non disputemus, calculemus*. Cessons de nous disputer, laissons faire la machine quitte à ajouter quelques commentaires en prime.

Dès lors, quel peut être l'avenir de la sociologie ? Plusieurs possibilités se dessinent :

1. Continuer comme maintenant, autrement dit laisser cohabiter, sous un même pavillon, trop vaste et incertain, des études empiriques de faits particuliers – mêlant au petit bonheur un peu d'ethnologie, d'histoire, de statistiques, d'observation participante et de philosophie déconstructionniste – et des restes ou des lambeaux de grande théorie. Dans cette situation, les choses sérieuses se jouent ailleurs, en philosophie, en économie, en histoire ou dans la *Data*.

2. Le résultat le plus probable d'un tel *statu quo*, dispensant la sociologie de tout travail réflexif sur elle-même, est le risque de sa disparition comme discipline particulière, risque de plus en plus pris au sérieux désormais par nombre de ses représentants. Il suffit d'ailleurs de voir comment les rayons « sociologie » se réduisent comme peau de chagrin chez les libraires pour constater l'étendue des dégâts. La sociologie pèse désormais moins que ses rejets putatifs, *cultural, gender, feminist, post-colonial, subaltern studies*, etc.

3. Les sociologues se décident enfin à faire l'inventaire de leur héritage, à reconnaître son extraordinaire richesse à la fois théorique, épistémologique et empirique. Concluant que ce qui les unit est plus fort que ce qui les divise, ils parviennent à se mettre d'accord sur la part de vérité relative portée par chacune des Écoles de la discipline, sur certaines thèses ou concepts fondamentaux et sur l'essentiel de ce qui doit être enseigné sous l'égide de la sociologie. Une telle hypothèse, aussi souhaitable soit-elle, est à vrai dire peu probable.

4. Elle gagnerait en vraisemblance si la sociologie actuelle se pensait, comme elle l'a fait à ses débuts, comme une des composantes d'une science sociale généraliste qui est autant le fait des philosophes, des historiens, des anthropologues, des démographes, des économistes, etc., que des sociologues. L'enjeu central serait alors d'opérer un dépassement effectif de la science sociale aujourd'hui encore dominante, celle qui gravite autour de la théorie des choix rationnels et donc d'un modèle économique généralisé¹.

5. Le paradigme du don – mis en lien explicite avec les théories de la lutte pour la reconnaissance, du *care* ou de la résonance, avec le pragmatisme ou avec les philosophes de la donation – est-il suffisamment puissant pour contribuer à définir les bases d'une telle science sociale généraliste non utilitariste²?

Telles sont les questions que ce numéro a posées aux sociologues et à d'autres. Pour y répondre, il faudrait sans doute développer une sociologie de la sociologie – de son émergence, de son institutionnalisation, de son déclin et de sa possible disparition. Les textes que nous avons reçus, émanant de spécialistes reconnus, légitimes et pertinents, sont des fragments d'une telle sociologie réflexive qu'il reste à constituer. Ensemble, réunis dans un seul volume qui, croyons-nous, fera date, ils dressent un bilan de l'histoire, du présent et de l'avenir possible de la discipline sans guère d'équivalent ailleurs.

La richesse des réponses est telle que, dérogeant à nos habitudes, nous ne tenterons pas d'entrer dans le détail de chacune d'entre elles. Toutes en effet abordent plus ou moins les mêmes thèmes, mais selon une tonalité ou un style différents qui ne s'éprouvent bien qu'à la lecture de chaque article et auxquels un résumé sec ne rendrait pas assez justice. Bornons-nous donc à expliquer pourquoi nous avons placé toutes ces contributions dans cet ordre-ci plutôt que dans d'autres qui auraient pu également se justifier. Si nous avons détourné le titre d'un livre fameux de Dany Cohn-Bendit

1. Comme le propose l'ouvrage collectif *Des sciences sociales à la science sociale*, sous la direction d'Alain Caillé, Philippe Chaniel, Stéphane Dufoix et Frédéric Vandenberghe, Le Bord de l'eau, Lormont, 2018.

2. Cf. A. Caillé et F. Vandenberghe, *Pour une nouvelle sociologie classique*, Le Bord de l'eau, Lormont, 2016. Cf. aussi A. Caillé, *Extensions du domaine du don*, Actes Sud, Paris, 2019, qui amorce un dialogue effectif avec toutes ces écoles de pensée clairement anti-utilitaristes.

– *Nous l'avons tant aimée, la révolution* [1992] –, c'est peut-être parce qu'ayant entre-temps perdu la croyance en un avenir radieux, il nous a semblé que seul le langage de l'amour pouvait permettre d'exprimer et de formuler tout à la fois notre mélancolie et nos espoirs pour cette discipline que nous avons en effet tant aimée.

Préliminaires : je l'aime, moi non plus...

Chaque contribution, inévitablement, tourne autour de la question centrale évoquée par notre argumentaire : la sociologie doit-elle se penser comme une discipline (scientifique, si possible...) parmi d'autres, ou vaut-elle au premier chef par son ouverture aux autres et par sa nature dialogique ? Si nous avons placé en ouverture les articles de *Nathalie Heinich* et *Alain Caillé*, c'est parce qu'ils défendent sur ce point les positions les plus diamétralement opposées, N. Heinich aimant, nous dit-elle, chaque jour un peu plus la discipline sociologique – qu'elle voit comme une science qu'il faut absolument défendre contre tout risque de confusion avec la philosophie morale et politique (et, *a fortiori*, contre toutes les idéologies) –, A. Caillé, au contraire – qui retrace ici brièvement son parcours en sociologie –, estimant qu'elle ne trouvera son salut (sans renoncer à ses exigences disciplinaires propres) que dans sa contribution à l'édification et à l'institutionnalisation d'une science sociale généraliste³.

Une sociologie qui aime (encore) la société ?

L'autre question centrale, qui revient dans toutes les contributions, est celle de savoir si l'objet spécifique de la sociologie est la société. Est-elle, doit-elle, être la science de la société, voire des sociétés – comme son nom le laisse entendre – ou de tout autre chose, et alors de quoi ? La notion de société ne va plus de soi. Elle est contestée par les individualistes, les interactionnistes, les écologistes et les globalistes. On le sait, l'esprit du temps, comme

3. Au sein de laquelle le paradigme du don jouerait un rôle certainement pas hégémonique mais passablement central.

sa réalité, est à la déconstruction. *There is no such thing as society*, disait déjà Margaret Thatcher (qui ajoutait : il n'y a que des individus et des familles), curieusement rejointe sur ce point par une bonne partie de l'intelligentsia contemporaine en quête d'émancipation radicale. S'émanciper, cela voudrait dire s'émanciper de la société ou, à tout le moins, pour commencer, de son concept. En centrant l'analyse sur les situations d'action et d'interaction, la micro-sociologie rejoint l'individualisme et dissout la société dans des processus, des relations, des réseaux et des associations. Le succès mondial de la sociologie d'un Bruno Latour vient précisément du fait qu'elle élimine les structures, les systèmes et les champs pour ne maintenir que des collectifs émergents à géométrie variable. En incluant des non-humains dans ces associations, Latour dépasse l'anthropocentrisme et s'ouvre à l'écologie, mais au prix d'un éloignement de la sociologie. En outre, avec la globalisation, il a semblé à beaucoup que lorsque les sociologues parlent de la société, ils l'identifient le plus souvent avec l'État-nation. Comme si l'universalisme auquel prétendait la sociologie n'était autre qu'un particularisme, voire un provincialisme qui s'ignorent en dissimulant leurs relations constitutives avec le colonialisme. Et pourtant, le concept de société n'a-t-il pas été, notamment chez les durkheimiens, forgé à partir de l'exemple des « sociétés archaïques » ?

François Dubet, Laurent Thévenot, Gérard Delanty et Alain Caillé n'ignorent rien de toutes les raisons qu'il y a de tenir le concept de société pour suspect ou problématique, et les rappellent. Dans un texte qui fera date, *François Dubet* analyse la décomposition sociale et historique de la société, ainsi que sa décomposition sociologique par les différents courants de pensée pour défendre la sociologie comme projet normatif et politique qui vise à reconstruire la société⁴. *Laurent Thévenot* partage de toute évidence le projet normatif et politique de Dubet. Dans la version longue de son

4. Ainsi écrit-il : « La tâche de la sociologie n'est pas seulement de critiquer le tour fâcheux de la vie sociale, elle doit être de reconstruire intellectuellement le cadre de la société. Qu'elle le veuille ou non la question lui est posée et c'est son utilité même qui est en jeu. La capacité de construire un cadre théorique emboîtant des structures, des cultures et des formes d'action, la capacité d'offrir une image raisonnée de la vie sociale appropriable par les acteurs, y compris dans leurs affrontements, reste un enjeu central, aujourd'hui comme il y a 150 ans. »

article⁵, il prend acte de la « décentration » de la société et remplace celle-ci par une multiplicité de communautés qui révèlent et mettent sous tension les présupposés libéraux de la sociologie. Il propose ainsi une nouvelle perspective qui prend en compte les leçons des *studies* et analyse la mise en commun à partir de la différence (culturelle, politique, coloniale) que l'étranger (l'immigrant, le réfugié, le colonisé) introduit dans la cité.

C'est dans le même esprit qu'*Alain Caillé* croit déceler une faille dans l'argumentation qu'un de nos meilleurs sociologues français contemporains, *Éric Macé*, développe dans son par ailleurs excellent *Après la société. Manuel de sociologie augmentée* [2020] qui a le mérite d'expliquer comment intégrer les apports des *studies* (*cultural, gender, feminist, gay and lesbian, subaltern, postcolonial, decolonial, etc.*) dans la sociologie. Pour cela, il faudrait selon *É. Macé* se débarrasser des concepts de société et de domination. Enfin, pas totalement : il convient de faire droit, en effet, nous dit-il, au fait que les acteurs croient à l'existence de la société (de *such a thing as society*) et de la domination. Mais si cette « croyance » subjective est largement partagée, ne constitue-t-elle pas un fait objectif ? Pourquoi, alors, vouloir en finir avec la société (et avec la domination) ?

Reste, bien sûr, à se mettre d'accord sur un concept de société pertinent. *Edgar Morin* en propose un, inspiré de la théorie des systèmes. Il nous donne par ailleurs quelques indications sur sa vision de la sociologie en rappelant son propre parcours au sein de cette discipline. *Gérard Delanty* quant à lui invite à maintenir le concept de société et souligne la nécessité de reformuler la théorie de la société pour que la sociologie puisse continuer à expliquer le changement social.

Au bout du compte, il est permis de se demander si nous avons beaucoup avancé depuis la formulation de la tâche de la sociologie que donnait *Marcel Mauss* dans un texte peu connu, « Divisions et proportions des divisions de la sociologie » [1927, *Année sociologique*, nouvelle série, 2] que certains jugent aussi

5. Faute d'espace, nous n'avons pu publier que deux des cinq sections de ce texte-manifeste. Les lecteurs et lectrices le retrouveront dans son intégralité sur le site de la revue : journaldumauss.net, dans sa rubrique « Compléments de la Revue du MAUSS », ainsi que trois autres importantes contributions.

important que l'*Essai sur le don*, et dont *François Gauthier* et *Frédéric Vandenberghe* nous présentent ici des extraits. En un mot, la sociologie doit être pour lui la science du tout, ou plutôt, et plus précisément, celle qui replace chaque phénomène ou chaque réalité particulière dans le cadre d'une totalité plus générale. Pour Mauss, donc, la sociologie est la science qui systématiquement recontextualise ce que les disciplines particulières ont séparé et isolé⁶. À ce titre, la sociologie ne saurait être séparée de l'anthropologie, sans quoi elle se particulariserait en faisant des sociétés modernes (et occidentales...) des entités collectives sans égal dans l'histoire de l'humanité. La constitution d'une science sociale générale peut-elle se réaliser autrement qu'en prenant pour base l'idée de l'unité du genre humain ? L'anthropologie, qui partage avec la sociologie l'idée indépassable de la constitution sociale des faits humains, mais que la majorité des sociologues rassemblés ici ne mentionnent pourtant guère, ne pourrait-elle pas jouer un rôle important dans le « décentrement » de la sociologie ?

N'est-ce pas également cette ambition de totalisation qu'il faut aujourd'hui défendre face au renouveau du naturalisme social ? Comme le soulignent *Francesco Callegaro* et *Johan Giry*, notre « maladie d'amour » ne provient-elle pas de notre incapacité à faire droit au conflit, irréductible parce que constitutif de la sociologie, entre les deux réponses à l'énigme du social : celle de la « nécessité naturelle » et celle de ce qu'ils nomment la « nécessité grammaticale⁷ » ?

Mauss, on l'a vu, appelait à replacer chaque fait social particulier dans le cadre d'une totalité plus englobante, la société. Encore, il est vrai, faut-il se mettre d'accord sur la totalité dont il s'agit. Si l'on voulait faire une sociologie du présent *via* une histoire de

6. Mauss écrit ainsi : « Tout, dans une société, même les choses les plus spéciales, tout est, et est avant tout, fonction et fonctionnement ; rien ne se comprend si ce n'est par rapport au tout, à la collectivité tout entière et non par rapport à des parties séparées. Il n'est aucun phénomène social qui ne soit partie intégrante du tout social. » Curieusement, c'est à peu près dans les mêmes termes que Georg Lukacs, dans *Histoire et conscience de classe*, défendait la supériorité du marxisme sur les sciences « bourgeoises ».

7. Ce qui pose aussi la question de l'articulation du psychique et du social, comme l'explique *Vincent de Gaulejac*, retraçant son parcours singulier vers ce qu'il nommera la « sociologie clinique ». Ce texte, reçu tardivement, est également publié sur le site de la revue (*cf.* note 5).

la sociologie, il faudrait insister sur le fait que pour des auteurs comme Durkheim, et encore Mauss, mais aussi, plus tard, un Talcott Parsons, voire un Bourdieu, et même à leur manière un Habermas, un Freitag ou un Luhmann, l'idée qu'il existe *une* société ou *une* totalité⁸ va tellement de soi qu'il n'est même pas utile d'en préciser l'extension et la compréhension. Or nous vivons à l'ère *des* totalités, et donc *des* sociétés, fragmentées et multiples. Donc, oui, gardons l'idée de société, mais en la complexifiant et en la pluralisant.

Et en cessant de croire, comme nous y exhortent *Paul Cary* et *Jacques Rodriguez*, qu'elle pourrait se limiter à subsumer l'ensemble des relations entre humains, entre certains humains plutôt, sans spécifier leurs rapports à la nature. Une nature dont le concept, comme celui de société, doit être préservé contre tout un ensemble de déconstructions (Ulrich Beck, Bruno Latour) qui ne nous font pas nécessairement avancer.

Une sociologie (toujours) fidèle à son histoire ?

Ce que les textes réunis dans cette section ont en commun c'est que tous, pour arriver à un diagnostic sur son état actuel, nous présentent un historique très circonstancié de l'histoire de la discipline. Un historique sur longue période avec *Frédéric Vandenberghe*, dont on pourrait conseiller la lecture de son article à tout étudiant ou personne de bonne volonté qui voudrait se faire rapidement une idée des grandes étapes qu'a traversées la sociologie, mais aussi mesurer ses enjeux contemporains : cette urgence de penser l'actualité dans la perspective d'une « ontologie du présent », qui suppose de développer une philosophie de l'histoire résolument interdisciplinaire. Celui de *Jean-Louis Fabiani* est plus centré sur l'histoire et les évolutions récentes. Il retrace la trajectoire de la sociologie française depuis son institutionnalisation dans l'après-guerre en passant par Bourdieu et Passeron pour terminer avec les *studies* qui fragmentent les sciences sociales tout en les politisant. *Mike Savage*, pour sa part, s'interroge plus particulièrement sur la perte de sens aujourd'hui des grandes théories sociologiques et sur les raisons de l'échec de la discipline à se professionnaliser. Il nous

8. C'est beaucoup moins vrai pour Max Weber ou Georg Simmel.

exhorte à abandonner une fois pour toutes l'espoir d'un retour à la Sociologie, avec un grand S, tout en s'ouvrant aux autres disciplines avec un souci de rigueur méthodologique accru. F. Vandenberghe et J.-L. Fabiani, en revanche, jugent que nous avons besoin d'une unification paradigmatique minimale et d'un recentrement des sciences sociales vers des questions plus politiques⁹. Nous y reviendrons.

C'est une position radicale, fort proche de celle de M. Savage, semble-t-il, que défend *François Vatin* en quatre thèses : « 1. Non seulement la sociologie n'a pas de domaine défini mais il n'est pas souhaitable qu'elle cherche à s'en donner un ; 2. conséquemment, c'est une discipline par nature impérialiste et pourtant intrinsèquement faible ; 3. il est vain de chercher à contrecarrer cette faiblesse congénitale, il faut au contraire en user pour gagner en liberté ; 4. réciproquement, les efforts, si méritants soient-ils, faits pour renforcer institutionnellement la sociologie, l'affaiblissent en fait. » Et *Philippe Steiner* est à peu près dans la même veine lorsqu'il nous montre comment des emprunts faits aux économistes permettent d'apporter des réponses à certaines des questions issues du champ de la sociologie. En introduisant les organisations et les logarithmes dans l'*Essai sur le don*, il actualise et dynamise la vieille sociologie.

Aller (aussi) voir ailleurs ?

Mais pourquoi se limiter à l'économie ? C'est à toutes les disciplines que la sociologie peut et doit s'abreuver, en espérant pouvoir leur apporter quelque chose en retour. Et cela est peut-être plus particulièrement vrai de la philosophie morale et politique dont il est bien tentant de penser que la sociologie a repris le projet par d'autres moyens, à commencer par un fort souci d'empiricité et de factualité. Particulièrement spectaculaire et instructif quant aux

9. Nous avons été agréablement surpris par cette ouverture de J.-L. Fabiani en direction du MAUSS. Son inspiration principale lui vient en effet de Pierre Bourdieu, envers lequel nous nous sommes toujours montrés critiques. Cela ne nous empêche toutefois pas d'avoir de bonnes relations avec certains de ses disciples. Sans doute parce que nous partageons avec eux un souci de cohérence théorique. C'est une bonne nouvelle, nous n'en sommes pas (pas toujours...), au sein de la sociologie, au stade de la guerre de tous contre tous.

résultats possibles d'un chassé-croisé entre philosophie et sociologie est l'analyse que nous donne *Philippe Chanial* des effets produits par la redécouverte opérée par Anne Rawls (un des grands noms de l'ethnométhodologie) d'une dizaine de pages manquantes dans les rééditions de l'introduction donnée par Émile Durkheim à sa *Division du travail social*. En invitant à lire autrement ce classique fondateur du projet sociologique moderne, comme une théorie (micro)sociologique de la justice, elle apporte réponse aux questions que posera bien plus tard John Rawls (le père d'Anne...) et est éclairé par elles¹⁰.

C'est un questionnement presque tabou que soulève pour sa part *Sari Hanafi*¹¹. Persuadé comme les coordinateurs de ce numéro que la sociologie ne peut pas se dispenser d'une interrogation éthique en lien avec la philosophie, il estime que cela ne peut se réaliser sans prendre au sérieux le discours religieux, et pas seulement comme objet d'analyse. Constatons une bonne fois, sans renoncer aux exigences d'universalité et de laïcité post-séculière, que la modernité n'implique nullement la disparition des religions¹². Mais l'attention que la sociologie doit à nouveau porter au fait religieux, dès lors qu'elle opère le constat que décidément, non, les sociétés modernes n'avancent pas inexorablement vers la disparition des religions, suppose de tirer les leçons de l'incapacité de la grande sociologie classique à le penser de manière concluante (qu'on pense, notamment à Durkheim et à Max Weber). Il n'est pas interdit de supposer que la raison première de l'échec de la sociologie à tenir son rang et à faire pièce

10. Cf. Anne Rawls, *La Division du travail revisited. Vers une théorie sociologique de la justice*, Le Bord de l'eau, « La Bibliothèque du MAUSS », Lormont, 2019.

11. Dont la contribution à ce numéro est importante à un double titre. D'abord parce qu'il est le président en exercice de l'ISA (*International Sociological Association*) et ensuite parce qu'il parle depuis le monde arabophone dont les contributions à la sociologie mondiale sont restées maigres jusqu'à présent.

12. « Il nous faut (alors) cesser, nous dit S. Hanafi, de tourner autour du pot et affronter l'épineuse question de la religion. Renouer les liens entre philosophie morale et sciences sociales exige d'accorder une attention soutenue au rôle de la religion comme l'une des sources de l'éthique, importante non seulement en tant que défenseur de certaines vertus mais aussi comme force d'apprentissage par le biais de rituels. Conçu sur de telles bases, un système laïc adapté, dans le cadre de la post-sécularité, sera plus tolérant à la présence non autoritaire de la religion dans la sphère publique, et forgera des modèles plus contextuels qui feront progresser notre quête de justice sociale, de démocratie et de citoyenneté active. »

au discours des économistes tient à sa difficulté d'analyser le fait religieux. C'est la leçon de cet échec que *François Gauthier* nous invite à tirer, en proposant une autre approche que celles qui ont dominé jusqu'ici, une approche inspirée de la souplesse à la fois théorique et empirique de Mauss et du rapprochement entre sociologie et anthropologie¹³.

Mais où en est l'anthropologie ? N'a-t-elle pas, à la suite de son tournant postmoderne, renoncé à toute ambition de totalisation ? *Emir Mahieddine* dresse ici un bilan de ce tournant en questionnant l'œuvre et l'héritage du héraut de l'anthropologie postmoderne, l'« inquiétant » Stephen Tyler¹⁴. Préférant l'anarchie des singularités et des immanences à l'ordre unique de la transcendance, le fragment à la synthèse totalisante, l'évocation à la représentation, l'abduction à l'induction ou la déduction, Tyler apparaît comme un déconstructionniste radical. Pour autant, dans sa volonté de dépasser les apories du travail ethnographique, ne nous invite-t-il pas aussi à lui restituer toute sa complexité et sa sensibilité et à faire droit à sa dimension poétique et éthique ?

Pour conclure

Le texte de *Farhad Khosrokhavar*¹⁵ peut nous permettre d'amorcer quelques mots de conclusion provisoire. Dans une optique très proche de celle que nous avons défendue¹⁶ il repère « cinq types de théorie ayant des affinités électives qui permettent de circuler entre elles sans antinomies et sans problème de cohérences majeures entre leurs problématiques respectives, les théories du don, de la subjectivité et de la subjectivation, de la reconnaissance, du bouc

13. Sur ces sujets, nous ne saurions trop conseiller au lecteur intéressé de se reporter au n° 49 de *La Revue du MAUSS semestrielle*, « Religion. Le retour ? », La Découverte, premier semestre 2017.

14. Ce texte peut être lu comme un hommage à l'auteur, décédé en avril 2020 mais aussi comme une présentation du célèbre article de Tyler « From document of the occult to occult document » [1986] qu'Émir Mahieddin a traduit. Faute de place, une nouvelle fois, la traduction de cet article fondateur est publiée sur le site de *La Revue du MAUSS* (cf. note 5).

15. Un des principaux sociologues de l'école fondée par Alain Touraine.

16. Dans A. Caillé, F. Vandenberghe, *op. cit.*

émissaire dans une version renouvelée et, enfin, celle de la société civile¹⁷ ».

Mais au-delà de cette motion de synthèse, que retenir du parcours que ce numéro nous permet d'effectuer en compagnie de certains des sociologues majeurs de notre temps sur le statut actuel et l'avenir possible de la discipline ? Rien de très clair encore. Pour avancer, peut-être faudrait-il mieux distinguer des questions qui se recoupent mais ne se confondent pas. Devons-nous nous soucier de l'avenir de la sociologie entendue comme une discipline parmi d'autres au sein des sciences sociales (la sociologie avec un petit « s », selon M. Savage), ou de la sociologie vue comme le moment généraliste des sciences sociales, leur espace dialogique, comme le concevaient les classiques, Durkheim, Weber, Simmel, Mauss, et Bourdieu encore récemment (la Sociologie avec un grand « S ») ? Et dans chacun de ces cas y a-t-il un sens à rechercher un paradigme unificateur, un champ de questionnement commun et un style de réponse partagé ? La réponse à cette seconde question semble *a priori* négative pour la grande majorité des sociologues actuels. Or, si tel est le cas, il faut qu'ils se résignent à subir l'hégémonie de la science économique (qui est organisée, elle, à partir d'un tel consensus paradigmatique minimal et des réseaux bien solidement intégrés), et des philosophes qui parlent souvent mieux qu'eux des enjeux contemporains parce qu'ils assument clairement leurs enjeux éthiques, politiques et existentiels au lieu de se réfugier dans une neutralité axiologique mal comprise.

Mais ce n'est pas nécessairement le cas, nous ne sommes pas inexorablement condamnés à l'impuissance paradigmatique, comme le montre la proposition de F. Khosrokhavar, qui recoupe très largement celle que le MAUSS défend depuis des années¹⁸. On voit se profiler là, au sein de la discipline, la possibilité d'une

17. Auxquelles il ajoute le principe-espérance inspiré d'Ernst Bloch, qui jouxte la théologie. Il rejoint ainsi les préoccupations de Sari Hanafi.

18. Outre A. Caillé et F. Vandenberghe, *op. cit.* et, A. Caillé, Ph. Chaniel, *et al.*, *op. cit.* cf. A. Caillé, *Extensions du domaine du don*, Actes Sud, Paris, 2019 et Philippe Chaniel, *Réciprocité et Générosité. À la lumière du don*, Actes Sud, Paris, à paraître. Vu par le MAUSS, ce que F. Khosrokhavar appelle la théorie du don recoupe étroitement la théorie de la reconnaissance. Il nous semble qu'il devrait intégrer dans son tableau des théories en affinités électives les théories du *care* et la théorie de la résonance (Cf. A. Caillé, *Extensions*, *op. cit.*). Symétriquement, le MAUSS est resté trop discret sur les théories du sujet et de la subjectivation.

sorte de consensus par recoupements. Il ne naîtra pas et ne sera pas rendu visible par des manifestes ou de grandes proclamations, ni par une réforme institutionnelle venue d'en haut, mais il pourrait émerger de tout un ensemble d'accords à la base entre enseignants sur ce qui doit absolument être enseigné aux étudiants de sociologie, sur ce dont il faut à tout le moins qu'ils aient entendu parler¹⁹. Si on ajoute à cette présentation des paradigmes contemporains²⁰ et à la connaissance, indispensable, de l'histoire de la discipline, les nécessaires enseignements de méthode qui donnent à la discipline sa dimension de scientificité spécifique²¹, on aura là le noyau d'une approche sociologique renouvelée qui permettra enfin à tous les sociologues de savoir à peu près ce dont ils parlent quand ils se réfèrent à la sociologie. La situation, du coup, ne serait pas aussi éloignée qu'on pourrait le croire de ce qui se fait déjà (mais qu'il faut davantage expliciter). Elle irait, en apparence, en direction de ce que préconisent, par exemple, M. Savage, G. Delanty et F. Vatin : renoncer aux espoirs de la Grande Théorie et même à ceux d'une discipline auto-consistante. Mais, curieusement, il serait renoué ainsi avec les ambitions qui animaient la sociologie classique. Et permis à la sociologie de regagner le cœur de la Sociologie – et réciproquement. Comme dans ces bonnes vieilles comédies de « remariage » du cinéma hollywoodien...

Varia

En dépit de la masse (et de la richesse) des textes consacrés au thème de ce numéro, nous avons voulu donner place à de précieuses contributions, d'une part à la pensée anti-utilitariste, d'autre part, à

19. Une des difficultés de l'enseignement de la sociologie en France tient au fait que les enseignants universitaires sont recrutés sur la base des recherches, parfois très spécialisées, qu'ils ont menées. Certains, guère soucieux de la formation générale de leurs étudiants, se contentent de ressasser leur recherche.

20. Dont il est bien sûr possible d'étendre la liste.

21. Curieusement, aucun des textes recueillis ici, ou presque, ou par bribes, n'aborde la question du degré de scientificité possible ou souhaitable de la sociologie. Comme si tous les débats épistémologiques d'antan, ceux de Bourdieu, Passeron et Chamboredon dans *Le Métier de sociologue*, de Raymond Boudon, de Jean-Claude Berthelot ou de Passeron, encore, dans *Le Raisonnement sociologique*, avaient définitivement fini de susciter l'intérêt.

l'analyse du nouveau monde pandémique qui est le nôtre, à la suite de la propagation mondiale du coronavirus²².

Jacques Dewitte propose de rendre hommage à l'œuvre de Georges Bataille mais un hommage critique, montrant combien son « énergétique » nietzschéenne de la « dépense pour la dépense » mériterait de s'ouvrir à une esthétique de l'apparaître qui, tout autrement, ferait droit à cette exubérance de la vie qui excède toute utilité. De son côté, *Édouard Jourdain* nous invite à penser le « voisinage de pensée » entre Charles Péguy et George Orwell, tant l'un comme l'autre considèrent la morale ordinaire (notamment sous la forme du don maussien) et la qualité du rapport à autrui comme une « nécessité politique », soubassement et condition préalable à la constitution d'une Cité décente.

Les deux textes suivants invitent, à rebours des discours dominants court-termistes et hypocondriaques sur la pandémie de la Covid-19, à tirer quelques enseignements de cette « crise sanitaire »

*Gustave Massiah*²³ montre, à travers les exemples de la chute de l'Empire romain hier et de l'Empire américain aujourd'hui, en quoi les périodes de pandémies et de changements climatiques ont été et sont tout à la fois des moments d'effondrement mais aussi de transition entre civilisations, voire d'émergence de nouveaux mondes possibles.

Geoffrey Pleyers, quant à lui, souligne combien les mouvements sociaux ont été, dans le monde entier, particulièrement actifs pendant la période de confinement et au-delà, comment ils ont su porter des initiatives d'entraide et de solidarité, développer des réseaux alternatifs d'information, germes de transformations profondes sur le plan social et politique dans la perspective d'une société convivialiste dont la pandémie a rappelé l'urgence.

22. S'y rajoute un autre texte publié sur le site de *La Revue du MAUSS* (cf. note 5). *Luis Felipe Rosado Murillo* y souligne le potentiel heuristique de certains concepts de la sociologie classique. Remettant en question le diagnostic de la modernité comme « démagification » du monde due à la rationalisation technique, ce texte montre comment le monde des *hackers* et du *hacking* est le lieu d'une irruption de la magie dans son cœur comme dans ses marges.

23. Commentant le livre de Kyle Harper, *Comment l'Empire romain s'est effondré*, La Découverte, Paris, 2019. Nous remercions Jean-Marie Harribey, directeur de la revue d'ATTAC, *Les Possibles*, où cet article est d'abord paru, de nous en avoir autorisé la republication.

Deux textes qui entrent en résonance immédiate avec l'actualité. Actualité à laquelle *La Revue du MAUSS* a décidé de prêter plus systématiquement attention à l'avenir, devenant ainsi encore plus généraliste qu'elle ne l'est déjà. Cette légère réorientation s'effectuera à l'occasion d'un changement d'éditeur sur lequel nous nous expliquons dans l'avertissement qui clôt cette livraison. Dès le prochain numéro, *La Revue du MAUSS* ne sera plus publiée par La Découverte mais par les éditions Le Bord de l'eau où sont déjà parus une vingtaine des derniers titres de la « Bibliothèque du MAUSS ».